

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [90] (2002)
Heft: 1467

Artikel: Après la tempête, le beau temps : sous la colère, la tristesse ?
Autor: Karine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-282444>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Après la tempête, le beau temps

Sous la colère, la tristesse ?

De retour d'une année passée aux Etats-Unis, je suis tombée sur un précédent numéro de *l'émilie* où il était question de «féminisme énervé» et de «féminisme zen» (*ndlr*: numéro d'avril 2002; « Complètement irrationnelles, les féministes ? »). J'ai eu dès lors envie de mettre sur papier le parcours d'Emilista, une féministe énervée devenue zen. Son histoire semblera peut-être familière à celles et ceux qui, de peur de devenir trop tristes, ont fini par tomber amoureux-se de leur colère au cours de leur voyage militant vers une société plus juste.

KARINE

La vie quotidienne d'Emilista ressemblait de plus en plus à un parcours de la combattante. Salie par les regards gluants dont elle se trouvait régulièrement enrobée, giflée par la vue d'immenses corps de femmes nues surgissant à travers les vitres du tram, blessée par les commentaires dégradants arrachant périodiquement ses oreilles, exaspérée par les conversations de cafétéria sur la superfluité de la lutte féministe, Emilista se perfectionnait chaque jour davantage dans l'art d'envoyer des regards noirs et d'articuler des «phrases qui tuent». Son esprit éternellement préoccupé demeurerait en permanence sur le qui-vive, prêt à contre-attaquer. Les arguments s'alignaient dans son cerveau fumant comme des petits soldats bien disciplinés. A chaque fois, un flux de haine immense déferlait dans sa cage thoracique. Le flot de rage était parfois si abondant qu'il finissait par former un bâton rigide et douloureux au milieu de la poitrine qui ne disparaissait pas avant plusieurs heures. Le visage de plus en plus crispé, Emilista souriait de moins en moins dans la rue. Emilista préférait garder sa bonne humeur pour ses copines féministes, seules à la comprendre.

Un bouclier de colère

Les ami-e-s d'Emilista lui demandaient d'où venait la colère qui semblait sans cesse l'habiter et lui suggéraient de s'en débarrasser. Emilista ne souhaitait toutefois pour rien au monde se séparer de ce qui était devenu une partie importante de son identité. Au fond, elle aimait sa colère. Elle en était même fière. Seule sa colère lui donnait l'énergie de lutter pour un monde plus juste. Emilista trouvait dans sa colère l'inventivité nécessaire pour imaginer des alternatives globales à notre société globalisée. Surtout, sa colère la protégeait contre la tristesse. Débarrassée de son bouclier, Emilista s'effondrerait en pleurs, impuissante, désarmée.

Curieuse de faire connaissance avec des féministes cencées être particulièrement énervées, Emilista décide un jour de s'envoler sur la côte californienne à la découverte du mouvement féministe états-unien. Consciencieuse dans son rôle de «féministe professionnelle» en mission à l'étranger, Emilista remplit dès son arrivée sa bibliothèque de livres subtilement intitulés *Bitch* ou *Slut !*, se rend de manière régulière aux réunions peu fréquentées de l'organisation nationale *Radical Women*, récite avec enthousiasme

FRANCISCA LEON



siasme un des «monologues du vagin» d'Eve Ensler à qui veut l'entendre, et applaudit d'un air extatique sur le campus de l'Université de Berkeley une conférencière comparant la destruction des *Twin Tower* de New York à l'explosion symbolique du pénis de Georges W. Bush.

«So nice»

Emilista se rend compte que les gens de son nouvel entourage la trouvent invariablement *nice*. Bien que cette «nicitude» ne corresponde pas à l'idée qu'elle se fait d'elle-même, Emilista réalise avec bonheur qu'elle ne s'est plus énervée depuis longtemps. Inspirée par la sérénité des plages du Pacifique, l'intello autrefois sans corps découvre les joies du matelas de camping auto-gonflable, laisse couler dans ses veines la chaleur salubre de ses énergies rééquilibrées, s'initie au Taiji, au bouddhisme, et à la *peace resolution of conflicts*. Emilista se demande où sont les féministes états-uniennes prétendument si agressives. Elle ne voit autour d'elle qu'une poignée de femmes déterminées qui manifestent avec gravité contre la guerre en Afghanistan aux côtes de leurs camarades étudiant-e-s, politiques, ou anarchistes. Emilista aime de moins en moins sa colère et cesse et d'en être fière.

Au fil des mois, Emilista cesse de s'identifier à sa colère. Elle commence en revanche à accepter sa tristesse qu'elle se représente comme une puissante spirale tridimensionnelle rouge et jaune. Emilista pense aux communautés auto-gérées juste de l'autre côté de la frontière, au Chiapas, et partout dans le monde. Elle réalise que la tristesse peut être le lieu d'où jaillissent l'humour et l'ironie et qu'il existe d'autres motifs que la colère qui peuvent pousser à la résistance. Emilista souhaite désormais lutter par amour de la vie ou par confiance en une alternative possible, non pour répondre au sempiternel reproche selon lequel les féministes ne sont pas suffisamment drôles, mais pour ne pas s'épuiser avant l'heure. Elle se rend compte qu'il y a encore trop à faire pour construire une société plus juste pour que celles et ceux qui souhaitent travailler sur ce chantier se permettent de se laisser brûler par leur colère. •



FRANCISCA LEON